



Pour continuer de faire vivre la mémoire de Bertrand Sebileau qui nous a quittés en 2019, MJ, l'année de ses 50 ans, a choisi de publier son autobiographie entamée quelques mois avant de partir. Après ses 20 premières années, le récit se concentre sur son raid en Afrique en XT 500 démarré fin 1981. L'African Raid Gai, comme il l'appelait, clin d'œil au reggae qu'il appréciait.

Par Bertrand Sebileau, photos archives BS

## Ils ont disparu...

**M**a 500 XT marche bien et je ne crains pas la panne. C'est donc confiant que j'attaque la piste roulante,

croisant des troupeaux de zébus et de chèvres qui paissent maigrement une herbe jaunie par le soleil et le manque d'eau. Heureusement, la piste est facile malgré quelques passages bien ensablés ou de "tôle ondulée".

En deux heures de route, j'arrive en vue de Gao. La terre promise, la fin d'une galère qui dure depuis 450 km. À travers une végétation plus fournie, la piste se teinte de rouge et, tout à coup, Gao jaillit des sables : c'est la terre promise.

Première chose à faire dans toutes les localités maliennes : signaler son arrivée aux autorités. Je roule au pas dans les rues encombrées d'indigènes, les enfants m'acclament : « Rallye ! Rallye ! – Paris-Dakar ! – Rallye Paris-Dakar ! » Que de bruit ! Que de couleurs ! Quel contraste ! Après 1 400 km de désert et de solitude, la civilisation renaît. Des sourires éclairent tous les visages, les femmes vêtues de pagens multicolores transportent sur la tête bassines, vaisselle, provisions, seau d'eau ou autres fardeaux, tandis qu'un autre pagne maintient le dernier-né dans le dos. Gao pétille de vie et de chaleur humaine. *[une page manque]*



La sublime et fameuse dune rose, au pied du fleuve Niger. Un spot où les trois acolytes, Bertrand, Georges et Rémy s'offriront une nuit inoubliable.

*du texte originel ; les compères cherchent une jante pour Bertrand]*  
Nous déambulons dans les rues poussiéreuses, serrées entre des maisons basses en terre, à toit plat, uniformes. Après deux réponses négatives, nous trouvons enfin notre trésor. Aldo le mécanicien africain travaille en plein air avec une clé à molette et un tournevis. Dans sa caverne d'Ali Baba d'1,50 m sur 2, s'entasse un bric-à-brac. Sur le mur, la jante n'était pas en or, mais je ne voyais qu'elle. Après une demi-heure du marchandage d'usage, j'embarque ce joyau au point de ralliement convenu. Georges et Bertrand viennent d'arriver, et nous explosons tous les trois de joie.

**Farniente à Gao (récit poursuivi par Georges)**  
À Gao, c'est le repos et

la détente après l'effort. Nous nous lavons dans le Niger, remettons nos carnets de bord à jour. Bertrand rayonne sa nouvelle jante avec amour. Un soir, accompagné de Yannick, un volontaire du service national, nous traversons le Niger dans sa pirogue pour passer la nuit sur le sommet de la dune rose, face à Gao. Quand la pinasse accoste au pied de la dune, nous sommes écrasés par sa masse énorme, d'autant plus que sa base est presque verticale. Une nuée d'énormes moustiques vrombissent au-dessus de nos têtes. Une grosse malle renferme nos provisions, le charbon de bois et le brasero, la lampe à pétrole. À côté, les duvets et les appareils photo. On se répartit les charges et l'escalade commence. Après cinq mètres, l'équipe s'arrête, épuisée.

« *Jamais nous n'y arriverons ! - Allez, un petit effort, on y est presque.* » Yannick a de l'humour. Mètre par mètre, nous gagnons de la hauteur. Heureusement, la pente s'adoucit au fur et à mesure, et le sol devient plus ferme. Une demi-heure de lutte et nous surplombons le Niger de 80 m de sable rose. Nous soufflons un peu préparons le campement. Nous nous confectionnons des brochettes que la braise grille en pétillant. La nuit est tombée, nous festoyons dans l'allégresse La soirée se termine sur un récital de clarinette que Yannick nous interprète avec brio. Quand il se lance dans *la Panthère rose*, à l'unisson, nos voix font chœur à sa musique. Tard dans la nuit, nous nous blottissons dans nos duvets pour un sommeil réparateur. Au réveil, flash. Le soleil pointe à l'horizon, se reflétant dans un chatolement de couleurs fascinantes, sur les rizières, au milieu du grand fleuve. Le spectacle est irréel. Bertrand saute sur son appareil photo pour immortaliser ce tableau féerique. La descente est expédiée en trois minutes et nous rejoignons Gao. Dix jours déjà et la route nous appelle de nouveau.

Ici, notre équipe se scinde. Georges se rendra à Di Mopti via Tombouctou sur les antiques bateaux dont les roues à aubes brassent le Niger depuis des années. [...] La piste se divise maintenant en traces plus ou moins marquées, créées par les lourds camions recherchant les passages plus fermes. Au flair, il faut choisir la meilleure. Parfois le sol se durcit.

« *Je vais attendre Bertrand ici* », se dit Rémy. Cinq minutes passent. Dix minutes. Toujours rien ! L'horizon est désespérément vide, aucun bruit de moteur ne vient troubler ce silence pesant. Tiens, c'est bizarre, où est Rémy ? Oui, c'est bizarre cette sensation de me retrouver seul. Je me trompe peut-être.

Quelle plaie cette poussière qui nous oblige à rouler loin l'un derrière l'autre. Ça fait quatre kilomètres que je roule depuis le dernier arrêt. Je dois donc retrouver Rémy dans six kilomètres. Bon, je continue. Et puis, non, je vais m'arrêter pour essayer d'entendre son moteur. Rien de rien... ▲

*MJ remercie Marie-Noëlle Bas et Anne Leneveu (Sebileau) pour les documents et archives.*

« **Quand la pinasse accoste au pied de la dune, nous sommes écrasés par sa masse énorme, d'autant plus que sa base est presque verticale...** »

